



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

*No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.*

---

## Des catégories aux configurations : les conditions d'analyse des processus d'inter-influence dans l'agriculture

Jean-Pierre Darré

### Abstract

The means for sociological descriptions that are based on the counting of individuals, to be substituted for some of their features, lead to organize the society in homogeneous groups, to which real places are allocated with links among them. Those means lead to favour the descriptions and analysis in terms of power struggle, alliances, and above all of conflict and to erase the co-operation among individuals belonging to these aggregates, and its necessary co-existence with the conflicts. The descriptions of social configurations, of inter-influence networks, enable this phenomenon to show up, particularly within the groups of neighbourhood among farmers (studies realised by the GERDAL).

### Résumé

Les moyens de description sociologique qui reposent sur le comptage d'individus, remplacés par certaines de leurs caractéristiques, conduisent à organiser la société en groupes homogènes, auxquels on attribue une place réelle dans la société, et des relations entre eux. Cela conduit à privilégier les descriptions et analyses en termes de rapports de force, de pouvoir, d'alliances, et surtout de conflit, et à effacer la coopération entre individus appartenant à ces agrégats, et sa coexistence nécessaire avec les conflits. Les descriptions de configurations sociales, de réseaux d'inter-influence, permettent de faire apparaître ces phénomènes, notamment (études réalisées par le GERDAL) dans les groupes de voisinage d'agriculteurs.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Darré Jean-Pierre. Des catégories aux configurations : les conditions d'analyse des processus d'inter-influence dans l'agriculture. In: Économie rurale. N°201, 1991. pp. 16-21;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1991.4163>

[https://www.persee.fr/doc/ecoru\\_0013-0559\\_1991\\_num\\_201\\_1\\_4163](https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1991_num_201_1_4163)

---

Fichier pdf généré le 08/05/2018

## DES CATÉGORIES AUX CONFIGURATIONS : LES CONDITIONS D'ANALYSE DES PROCESSUS D'INTER-INFLUENCE DANS L'AGRICULTURE

Jean-Pierre DARRÉ\*

### Résumé :

Les moyens de description sociologique qui reposent sur le comptage d'individus, remplacés par certaines de leurs caractéristiques, conduisent à organiser la société en groupes homogènes, auxquels on attribue une place réelle dans la société, et des relations entre eux. Cela conduit à privilégier les descriptions et analyses en termes de rapports de force, de pouvoir, d'alliances, et surtout de conflit, et à effacer la coopération entre individus appartenant à ces agrégats, et sa coexistence nécessaire avec les conflits. Les descriptions de configurations sociales, de réseaux d'inter-influence, permettent de faire apparaître ces phénomènes, notamment (études réalisées par le GERDAL) dans les groupes de voisinage d'agriculteurs.

### FROM CATEGORIES TO PATTERNS : STUDYING INTERACTIVE PROCESSES IN AGRICULTURE.

#### Summary :

The means for sociological descriptions that are based on the counting of individuals, to be substituted for some of their features, lead to organize the society in homogeneous groups, to which real places are allocated with links among them. Those means lead to favour the descriptions and analysis in terms of power struggle, alliances, and above all of conflict and to erase the co-operation among individuals belonging to these aggregates, and its necessary co-existence with the conflicts. The descriptions of social configurations, of inter-influence networks, enable this phenomenon to show up, particularly within the groups of neighbourhood among farmers (studies realised by the GERDAL).

A la question de savoir « qui sont les agriculteurs », la réponse généralement apportée, et souvent considérée comme seule sérieuse, est apparemment la même que lorsqu'il s'agit de savoir « qui sont les vaches en France » : on compte les différentes sortes d'individus sur le terrain délimité. Par la suite, on cherchera à établir des relations entre résultats de décomptes, entre phénomènes ou variations de traits.

On observera, par exemple dans une petite région, une relation entre la proportion de frisonnes dans l'effectif des vaches laitières et la part de maïs plante entière dans les surfaces fourragères. Lorsqu'une telle relation ne semble pas parler d'elle-même — il est difficile de l'attribuer à un effet direct du comportement ou des préférences des vaches ou du maïs —, on cherche à établir d'autres relations, en quelque sorte intermédiaires : par exemple entre les frisonnes, le maïs, et différentes caractéristiques des éleveurs.

Les exploitants plus jeunes, mieux formés, avec des exploitations plus importantes (les trois à la fois ou seulement l'un ou l'autre) adoptent, plus souvent ou plus précocement que les autres, des moyens techniques nouveaux (versus les races locales et le système foin-betteraves-choux).

Le phénomène bovin est ainsi devenu un phénomène humain. Le passage à l'humain appelle quelques observations sur cette méthode, et sur d'autres possibilités d'analyse, qui sont l'objet de cet article.

### LES CARACTÉRISTIQUES DES MÉTHODES ÉNUMÉRATIVES

Ces méthodes — classer-compter —, que nous appellerons avec J. Clyde Mitchell « énumératives », comportent plusieurs caractéristiques. Nous indiquerons main-

\* GERDAL (Groupe d'Expérimentation et de Recherche Développement et Actions Localisées)

tenant quelques-unes d'entre elles, qui éclairent la nature des contrastes avec d'autres méthodes.

1 - Ces mises en relations permettent d'agir. Elles éclairent les choix de buts ou de moyens. Par exemple, elles montrent que, si l'on veut augmenter les quantités de frisonnes et de maïs, il vaut mieux s'adresser aux jeunes, ayant un B.T.A. et exploitant de bonnes surfaces, et que si l'on veut aller au-delà, il faudra faire un effort additionnel, soit en argent, soit en ingéniosité. Du fait de cette utilité, on peut considérer que ces relations sont suffisamment explicatives et que la recherche peut s'arrêter là.

2 - En elles-mêmes, ces relations entre phénomènes n'ont ni sens ni intérêt. Elles n'en ont que parce que, en le disant ou en le tenant comme allant de soi, nous leur attribuons un sens. On parle souvent de la valeur explicative d'une variable. C'est une commodité de langage — qui tend à devenir une commodité de pensée : en soi la variable n'explique rien. Ce qui explique, c'est le sens que nous donnons à la relation, par exemple entre l'âge et la propension à avoir des frisonnes et du maïs ensilé. La proposition établissant une relation entre l'âge et les frisonnes ou le maïs n'a pas de sens : elle attend ce sens, elle invite à le donner. Nous l'avons fait, sans le noter, en rangeant frisonnes et maïs-ensilage dans la catégorie des techniques actuelles. Mais la relation entre l'âge ou la formation et la propension à adopter des nouveautés techniques n'a elle-même de sens que parce que nous la référons à des « évidences », à des choses que tout le monde sait depuis que le développement existe.

On peut accepter ces évidences et considérer que « ce qui va sans dire » suffit comme explication. Mais c'est là une position scientifique difficile : les chiffres confirment le sens commun ; mais dès lors que la validité de cette confirmation ne réside pas dans les chiffres, mais dans le lien qui leur donne sens, et que ce lien est justement issu du sens commun, le raisonnement devient circulaire.

3 - A supposer qu'elle « explique » un phénomène d'une façon qu'on puisse considérer comme suffisante, une co-variation ne rend pas compte de tous les cas individuels : il se trouve des agriculteurs jeunes titulaires d'un B.T.S. et de 50 ha qui n'ont pas de frisonnes, et des agriculteurs plus âgés, disposant de peu de formation et de peu de surface, qui en ont. La dispersion autour d'une norme centrale peut être simplement désignée comme phénomène aléatoire, et acceptée à ce titre. Mais elle invite bien entendu aussi à s'interroger sur la possibilité d'existence et sur la nature d'autres variables explicatives. Il faut souligner que la mise en évidence de telles variables n'aura pas seulement pour effet éventuel d'apporter une part supplémentaire d'explication : elle peut aussi montrer que les variables déjà repérées appartiennent à un ensemble explicatif différent de celui qu'on a accepté, et que la définition qu'on donne du phénomène devrait donc être revue.

4 - Ces méthodes comportent plusieurs caractéristiques qui, sauf réflexion en sens contraire, à la fois reposent sur et imposent une certaine vision de la réalité sociale, ou plutôt de ce qu'il revient au chercheur en sciences sociales de considérer comme intéressant dans la réalité sociale.

La nécessité de « grands nombres », la recherche de régularités statistiques, la disparition de l'individu sous les traits qui le classent, l'absence d'objets sociaux concrets intermédiaires entre l'individu statistique et la totalité, ces caractéristiques placent nécessairement les recherches reposant sur ces méthodes d'un certain côté dans les débats — ou conflits — dans les sciences sociales (1).

Nous noterons en particulier :

- la distance prise à l'égard du sujet et de sa subjectivité (sa conscience),
- l'accent porté sur les déterminismes économiques et sociaux, sur les « contraintes »,
- le privilège accordé aux grandes masses sociales.

## DES ATTRIBUTS AUX POSITIONS

Paul, 53 ans, 43 ha, 25 vaches laitières et leur suite, marié, certificat d'études, région de Redon, lorsqu'il entre en statistique, devient une unité de 40 à 60 ans, 20 à 30 UGB, marié, etc. Il va s'y retrouver avec d'autres éleveurs bretons qu'il n'a jamais vus, qui sont tous mariés et qui ne lui feraient pas honte de son niveau de scolarité. Il voyagera peut-être, dans cet univers statistique. Par exemple, il va se retrouver seul avec plus de 60 ha parce que son fils fait des études supérieures. Mais jamais Paul ne retrouvera ses voisins de 20 à 70 ans, de 15 à 80 ha, de 3 à 45 vaches, ses amis de belote, ceux avec qui il fait l'ensilage, le magasinier de la coopérative et le conseiller de gestion. Et s'il les retrouve, personne ne le saura. Il n'a acquis son existence pour le sociologue qu'en perdant son existence dans un ou plusieurs milieux sociaux, c'est-à-dire sa position sociale concrète.

Mais il y a plus. Supposons que nous décidions de limiter notre population de telle façon que Paul va retrouver au moins une bonne partie des éleveurs avec lesquels il est habituellement en relation : par exemple sa commune. Les définitions de traits et la constitution de classes d'individus, possédant certains traits ou combinaisons de traits, ne nous assurent pas davantage que nous approcherons la forme des relations sociales. Ce serait, en effet, supposer que les systèmes de relations construisent des groupes homogènes : les gros avec les gros, les petits avec les petits, les jeunes entre eux, les BTS ensemble, les ingénieurs tout seuls, etc. Peut-être en est-il ainsi, peut-être dans tel village et pas dans tel autre, peut-être n'en est-il ainsi que partiellement.

Il est nécessaire en tout cas de construire la réalité sociale sans en préjuger. En d'autres termes, pour de telles analyses, pour des approches « micro-sociologiques », *l'usage de catégories construites à partir de traits individuels durables, indépendants des situations — à partir « d'attributs » individuels —, n'est pas une entrée pertinente.*

Une autre solution est disponible, qui consiste à définir les individus selon leur *position* dans un ou plusieurs systèmes de relations.

Max Weber oppose ce qu'il appelle les « positions de classe », définies par la possession de traits ou attributs, au « statut », inséparable de l'appartenance de l'individu

1. Ce débat a été longtemps centré sur le fonctionnalisme de Parsons et Merton. Voir, sur l'histoire et les enjeux du débat, J. Coenen-Huther, 1984, ou R. Boudon, 1979 pp. 187 à 252.

à un groupe (au sens de : lieu d'interactions) et de la nature de ce groupe. Le « statut » weberien (on dit plutôt aujourd'hui « position » dans un système d'interactions) est défini, « comme une *qualité émergente* fondée sur l'interaction » (2).

Le système, par rapport auquel se définit la position de l'individu, peut être celui des relations de dialogue, des relations de travail matériel, des appartenances à des groupes formels, des liens familiaux, etc. La position de l'individu est définie par le dessin d'ensemble de ses relations avec d'autres membres du groupe : combien, avec qui (3).

Cette relation s'exprime en termes de *réseaux*. Elle peut se figurer en dessin, ou donner lieu à la construction de matrices, qui permettent des opérations que le dessin ne permet pas. En passant de méthodes énumératives à l'analyse de réseaux, on passe d'une vision de la société en termes de *catégories*, à une vision en termes de *configurations*, selon le terme introduit par N. Elias (Elias, 1981).

La perspective est, bien entendu, d'établir des relations entre certains individus — et de là entre certaines positions — et certains comportements ou événements. Elle est aussi, en particulier à partir de ces données, d'étudier des changements. Trois types d'énoncés, trois types de mises en relations sont possibles :

1 - Par référence à une position dans n'importe quel groupe. Exemple : à l'intérieur de certaines limites, les agriculteurs qui ont le plus de relations dans leur voisinage sont aussi ceux qui ont le plus de relations hors du voisinage (cf. infra).

2. Par référence à une position déterminée dans un groupe d'une forme déterminée. Exemple : dans les structures locales fortement hiérarchisées, les membres de la grappe centrale sont généralement soumis à une seule source d'information technique (J.P. Darré et R. Le Guen, 1987).

3. Par référence à la forme d'un système de relation, et à tous les individus composant ce système. C'est dans cette forme d'énoncés que réside le potentiel le plus riche, ainsi qu'il est apparu dès les premières recherches sur les « réseaux » (Bott, 1957 ; Barnes, 1954). M.S. Granovetter a montré que les groupes où les « ponts » entre « grappes » sont nombreux, à densité égale, réagissent (individuellement et collectivement) de façon plus rapide et plus pertinente aux changements de situation et aux menaces. Nous avons montré (cf. en particulier B. Lemery, 1989) que la forme d'un réseau a une valeur explicative bien plus élevée que la présence d'un « leader » ou d'un « noyau dynamique » dans un village, en ce qui concerne les capacités collectives et individuelles à répondre aux changements de situation. Ces capacités, leur forme et leur niveau peuvent être rapportées à des types morphologiques de réseaux (Darré, Le Guen, Lemery 1989).

L'analyse d'un système local peut conduire, en attendant des résultats d'un caractère plus général, à des énoncés descriptifs du type : les membres de la grappe F traitent les maladies du blé, et ceux de la grappe G ne le font pas.

## HÉTÉROGÉNÉITÉ ET RÉSEAUX DE RELATIONS

La rupture essentielle, d'avec les méthodes énumératives, réside dans la manière dont sont organisées les données relatives à l'individu. L'analyse des systèmes de relations relève de l'ensemble des méthodes qui visent à organiser les données sociales (mais aussi bien techniques ou économiques) « *de façon à préserver le caractère unitaire de l'objet social étudié* », au lieu de remplacer l'individu par le trait (ou d'une combinaison de traits) comme unité d'analyse (5).

La nature de l'*unité* (personne, famille, unité de production, groupe, etc.) qu'on décide d'*abstraire* de son environnement pour la recherche, dépend de la nature des processus sociaux qu'on estime pouvoir *abstraire* du flux de la vie sociale, économique, culturelle... C'est-à-dire qu'elle est définie en fonction d'une théorie qui justifie ces constructions (6). En outre, cette unité est liée aux autres unités contiguës par des limites floues, c'est-à-dire par des individus, plus ou moins nombreux, qui font « pont » (par ex. : entre communes voisines). L'interaction de cette unité avec d'autres, d'une autre nature, est par ailleurs assurée par les multi-appartenances de certains ou de tous ses membres. Par exemple, un agriculteur peut à la fois appartenir à son réseau local et au groupe des responsables professionnels départementaux (il peut aussi dans certains cas cesser d'appartenir au réseau local).

Les études empiriques de réseaux sociaux, et particulièrement celles sur les réseaux de dialogue et de travail d'agriculteurs montrent que les liens au sein d'un système local (agriculteurs d'une commune) et donc la constitution des « grappes » de coactivité plus serrée, se forment selon plusieurs principes parmi lesquels peuvent figurer, outre la parenté et la proximité géographique, l'homogénéité de caractéristiques, telles que l'âge ou la taille des exploitations (7). L'importance relative de chacun de ces principes dans la constitution des grappes ou pour l'explication d'une position individuelle est variable selon les communes et, dans certains cas, selon les régions. Les « villages » (hameaux) de Bretagne ou de Vendée, par exemple, donnent une place éminente à la proximité géographique.

Cela signifie que certains stéréotypes au sujet des formes de relations entre agriculteurs, qui servent éventuellement de base d'argumentation dans les débats scientifiques, doivent être revus. Les affirmations à ce sujet sont doubles : en premier lieu, on dit que l'hétérogénéité des situations dans les villages fait coupure : les agriculteurs se voient, se parlent entre gens qui se ressemblent, et l'on

2. M. Weber, 1971. Les termes « qualité émergente » (et les mots entre guillemets) sont empruntés à Knorr-Cetina, K., 1981.

3. Voir exemples des recherches du GERDAL dans ce domaine dans *Agriscopie* 1986, Lemery 1988, Darré et al. 1989.

4. J.P. Darré et R. Le Guen, 1987.

5. W.J. Goode et P.K. Hatt, cités par J. Clyde Mitchell, 1983.

6. Sur la définition de l'unité, cf. J.C. Mitchell, 1983 et J.P. Darré, « La production de connaissance dans les groupes locaux d'agriculteurs », *Agriscopie*, 1986, ou, sous d'autres angles disciplinaires, les travaux du Département SAD de l'INRA. Recueil d'articles et bibliographie dans INRA, SAD 1985. Cf aussi Gras et al 1989, pp 32-40 en particulier.

7. Éléments bibliographiques dans *Agriscopie* 1986 et travaux de l'équipe du GERDAL (Darré, Le Guen, Lemery).

s'ignore d'un groupe (homogène) à l'autre : chacun à sa place. En second lieu, la commune ou le voisinage ne serait plus, pour les agriculteurs modernes, un lieu de formation des idées et des choix techniques : leurs sources et leurs moyens de s'informer seraient ailleurs, hors de l'espace confiné du village.

C'est en effet ce que peuvent donner à penser un certain niveau d'observation et les réponses de certains informateurs. Beaucoup d'agriculteurs, par exemple, appartiennent à des réseaux extérieurs au voisinage, et sont portés à faire état de ces réseaux, présumés plus prestigieux pour l'observateur, en estompant ou en effaçant les relations locales et leurs fonctions dans l'élaboration des choix. Aussi bien, une partie de ces fonctions est en général non-consciente, comme nous le verrons plus loin. Or ces réseaux ne sont pas *substitutifs* du réseau local, ils en sont la plupart du temps *complémentaires* : l'accroissement des pluri-appartenances est un trait important de nos sociétés, y compris dans le milieu agricole.

Les études empiriques que nous avons conduites en France montrent que, contrairement à ces croyances : a) le voisinage, en particulier au niveau communal, reste un lieu d'inter-relations, de coopération et d'échange d'informations et d'expériences primordial pour presque tous les agriculteurs, *en association* avec leurs autres lieux d'échanges ; b) les groupes denses (ou grappes) de coopération au niveau du travail et du matériel, et à celui du dialogue technique, ont des niveaux d'homogénéité très variables (selon l'âge et la SAU en particulier) d'une commune à l'autre. Nous avons réalisé, de 1982 à 1987, des études sur les réseaux de dialogues dans 26 communes (8). Les principes de constitution des grappes, sur ces 26 communes, sont les suivants (principes multiples) :

- Voisinage, localisation géographique	19/26
- Parenté ou liens anciens entre familles	6 "
- Homogénéité de culture technique	12 "
- " d'âge	11 "
- " de production	5 "
- " de taille d'exploitation	5 "
- " politique ou syndicale	3 "

(Il n'est fait mention de l'homogénéité des productions que quand il y a diversité locale. D'autre part, les homogénéités d'appartenances politiques ou syndicales ne sont pas toujours annoncées ou repérées ou se disent sous d'autres formes qui leur sont associées : parenté, communauté de vue sur la marche des exploitations).

On compte, dans chaque commune, une ou plusieurs grappes, jusqu'à 10 dans les communes à forte densité d'exploitations de Bretagne. Il y a presque toujours, dans chaque commune, au moins une grappe centrée sur le territoire de la commune, et comprenant le plus souvent seulement des agriculteurs de la commune. Ces grappes

regroupent de 50 % à la totalité des agriculteurs, les autres étant isolés (du point de vue des relations de dialogue technique) ou constituant des dyades (formées le plus souvent sur des bases de parenté ou de voisinage), ou appartenant à des grappes de communes limitrophes.

Sauf exceptions très bien délimitées (migrants ou « néoruraux », agriculteurs de statut socio-économique très en écart de celui de leur voisinage, responsables professionnels à certaines périodes de leur carrière), les agriculteurs les mieux placés, les plus « modernes », « dynamiques », « professionnels », etc. appartiennent *toujours* à l'une de ces grappes — souvent celle où le réseau est le plus dense —, ce qui ne les empêche pas, naturellement, d'appartenir *aussi* à d'autres groupes ou réseaux.

Du fait que les attributs individuels ne constituent qu'une part de l'explication de la position, on peut s'attendre à ce que la valeur prédictive des positions soit plus élevée : ce que confirment les études empiriques (9). Mais surtout, l'étude des systèmes de relations permet d'accéder en quelque sorte à la formation de certains phénomènes. L'âge ne saurait expliquer des choix techniques ; par contre, l'étude empirique des réseaux de dialogue permet d'avancer dans la compréhension de la façon dont s'organisent les phénomènes d'inter-influence, dont ils contribuent à produire les similitudes et les différenciations.

L'observation des phénomènes qui se produisent à ce niveau n'apporte pas seulement des éclaircissements sur le sens de régularités observées. Il donne aussi accès à des phénomènes que d'autres méthodes ne permettent pas d'observer.

## INFLUENCE, COOPÉRATION ET CONFLIT

La société, lorsqu'on l'a organisée en groupes homogènes, se conçoit nécessairement, à défaut d'une réflexion particulière, comme système de relations entre ces groupes. Ceux-ci sont alors admis, non plus seulement comme classes logiques, mais comme occupant une place réelle dans la société.

L'analyse des relations entre les masses sociales ainsi constituées trouve naturellement ses sources ou moyens conceptuels dans l'économie ou l'analyse politique, et privilégie les dimensions de pouvoir, de rapports de force, d'alliances, en attribuant une place centrale au conflit. Qu'on le veuille ou non, la vision « conflictuelle » de la société a sa place sur un fond de polémique idéologique où la notion de « conflit » est opposée à celle de « consensus », et vise à dévoiler ce que cache l'idéologie du consensus. Cependant, cette opposition tend à masquer un troisième terme.

L'importance des conflits et des luttes dans la vie sociale — y compris à la campagne — ne doit pas rendre aveugle aux phénomènes, tout aussi importants, de *coopération*. Et la mise en lumière, si justifiée qu'elle soit et

8. Études sur les réseaux de travail et de dialogues réalisées en particulier avec des étudiants de l'École Supérieure d'Agriculture d'Angers (ESA) sous la direction de J.P. Darré et de R. Le Guen. Enquêtes dans 26 communes réparties dans 12 départements (Régions Aquitaine et Midi-Pyrénées : 4 départements ; Bretagne : 3 ; Pays de la Loire : 2 ; Poitou-Charente : 1 ; Lorraine : 2). 1983 : 2 communes (Darré-ONIC), 1 commune (Darré-Centre de formation APCA). 1986-1987 (ESA) 23 communes.

9. Cf. *Agriscopie*, déjà cité. Le sociolinguiste W. Labov fait état en ces termes,

dans un entretien avec P. Bourdieu et P. Encrevé, de recherches conduites par son équipe : « A Philadelphie, nous avons montré l'influence d'un certain nombre de variables indépendantes dans l'avancée des changements phonétiques : appartenance ethnique, profession, éducation, revenu familial, mobilité sociale, familiarité avec des langues étrangères. Mais la position du locuteur dans les réseaux de communication nous paraît à l'heure actuelle constituer le facteur statistiquement déterminant et nous avons adapté nos méthodes d'enquête à l'analyse précise de cette position ». Bourdieu et Encrevé, 1983.

si opportune pour dissiper les brumes de prétendus consensus, d'intérêts divergents ou antagonistes entre catégories d'agriculteurs, y compris au sein d'un même village, ne doit pas non plus rendre aveugle au fait que cette coopération déborde les frontières des supposés groupes homogènes, qu'elle coexiste avec conflits et situations de conflits. L'étendue et la forme de la coopération interstrates varient naturellement selon le dessin du réseau. Cela s'observe en particulier pour ce qui concerne la coopération pour le travail et le matériel. Mais même dans les systèmes les plus stratifiés (et hiérarchisés), où cette coopération matérielle suit le dessin de la structure hiérarchique, il existe une autre forme de coopération qui traverse, dans de plus ou moins bonnes conditions, stratifications et hiérarchies. C'est la coopération au niveau des idées.

Cette forme de coopération appartient au mouvement même du système social : elle n'est pas nécessairement intentionnelle, ni consciente. Pour cette raison, nous adoptons le terme de coactivité, de préférence à celui de « coopération » qui, nous semble-t-il, inclut davantage l'idée d'intention (10). Elle n'est pas incompatible avec l'existence de conflits. Bien au contraire : elle trouve son mouvement dans le double jeu, conflictuel, des idées et des positions. Sa forme et sa dynamique sont le produit du jeu des positions, positions à la fois dans le système des relations et dans le système des idées ; et elle produit et elle modifie sans cesse à la fois le système des idées en présence et en conflit dans le groupe, et le système des positions.

Chaque initiative d'un membre du groupe est à la fois un moyen de renforcer ou d'améliorer sa position dans le système, un moyen d'exploiter sa position (les possibilités d'initiative ou d'influence sont inégalement réparties), et une contribution, non intentionnelle, à une œuvre, à une production commune (11).

Les changements qui se produisent dans le réseau du groupe, à la fois au niveau des pratiques matérielles et à celui des conceptions des choses, peuvent être analysés en termes de jeux d'influence, à deux niveaux. Premier niveau, le plus évident, le plus visible : A exerce une influence sur B (en particulier dans le domaine des façons

de voir les choses). Malgré l'apparente évidence du processus, il faut rappeler que l'influence exercée, sa possibilité, sa forme, son effet, ne peuvent être compris que si l'on replace l'interaction A-B dans le système d'interactions de leur milieu social (leur groupe commun, leurs autres appartenances). Il va de soi en outre que l'influence, avec tout ce qu'elle comporte de formes d'activité des sujets, n'a rien à voir avec l'imitation ou d'autres processus épidémiques. Le second niveau est celui d'un effet relativement indépendant du fait que A ait réussi ou non à influencer B. C'est l'effet du « flux de dialogues », répétitifs et entrecroisés, que nous nommons « convergence » : effet des ajustements successifs, constamment remis en cause et renouvelés, qu'opèrent les interlocuteurs pour s'entendre sur le sens des mots et des énoncés. Ajustements qui sont aussi ajustements des moyens pour décrire et maîtriser la réalité sociale et technique.

Nous avons laissé jusqu'à présent de côté une question qui nous a été souvent posée, et avec insistance : celle de l'articulation entre nos approches et d'autres (12). Cette question est à double face. Elle porte en premier lieu sur les moyens dont nous disposons pour comprendre et organiser conceptuellement l'articulation entre les phénomènes eux-mêmes, ceux que nous étudions et ceux qui portent sur de grands espaces, sociologiques ou économiques. Elle porte ensuite sur les relations entre les approches, entre les « paradigmes ».

La tentation est grande de dire qu'il est impossible de répondre dans les limites d'encombrement d'un article. Mais il vaut mieux reconnaître que, limites ou pas, nous ne sommes pas vraiment en mesure de répondre à ces questions.

Il semble en revanche évident — et les publications sur ce sujet en témoignent, en particulier dans les pays de langue anglaise — que ce problème occupe beaucoup de chercheurs, et qu'on peut donc voir des réponses commencer à prendre forme (par exemple dans l'ouvrage de K. Knorr-Cetina et A. V. Cicourel cité plus haut).

Nous espérons en tout cas avoir montré des « voies de passage » entre phénomènes et entre recherches, même s'il ne nous est pas toujours possible de dire comment s'opèrent ou peuvent s'opérer les passages.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**Agricospe** (1986). — L'élaboration des modèles de vie et de travail en agriculture. Les recherches du GERDAL. Numéro Spécial, n° 7, 1986.

BOUDON R. (1979). — **Effets pervers et ordre social**. Paris, Presses Universitaires de France (2<sup>e</sup> édition).

BOURDIEU P., ENCREVÉ P. (1983). — Le changement linguistique, entretien avec W. Labov. **Actes de la Recherche en Sciences Sociales**, n° 46, mars, pp. 67-72.

COENEN-HUTHER J. (1984). — **Le fonctionnalisme, et après ?** Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles.

DARRÉ J.-P. (1985). — Les dialogues entre agriculteurs. Étude comparative dans deux villages français (Bretagne et Lauragais). **Langage et société** n° 33 septembre. pp. 43-64.

DARRÉ J.-P. (1985). **La parole et la technique. L'Univers de pensée des éleveurs du Ternois**. Préface d'Isac Chiva. Éditions de l'Harmattan, Paris (Édité avec le concours du CRNS).

10. Nous avons emprunté ce terme à Marcel Maget, chez qui il voisine avec la notion d'interconnaissance, beaucoup plus connue. Les notions de groupe coactif et de coactivité sont employées aussi par S.F. Nadel dans un contexte théorique différent. Voir Nadel S.F., 1957, p 40.

11. Cf. J.P. Darré, 1985.

12. Cf. par exemple Ph. Lacombe, 1987. « Le développement agricole local, histoire et perspectives », dans **Cahiers du GERDAL**, n° 11, pp. 89 à 99.

DARRÉ J.P., LE GUEN R., LEMERY B. (1989). — Changement technique et structure professionnelle locale en agriculture. *Économie rurale* n° 192-193, juillet-octobre, pp. 115-122.

ELIAS N. (1970/1981). — *Qu'est-ce que la sociologie* traduit de l'Allemand Y. Hofmann Paris, Pandora.

GRANOVETTER M.S. (1973). — The strength of weak ties. *American Journal of Sociology*, n° 73, pp. 1361-1380,

GRAS et al. (1989). — *Le fait technique en agronomie*. Paris, INRA-L'Harmattan.

INRA-SAD Paris-Versailles-Dijon (1985). — *Cycle de formation continue « Développement agricole et dynamique des systèmes de production »*. Versailles, INRA-SAD.

KNORR-CETINA K. (1981). — The micro-sociological challenge of macro-sociology : toward a reconstitution of social theory and methodology. In Knorr-Cetina K. et Cicourel A.V. éd., *Advances in social theory and methodology. Toward an integration of micro and macro-sociologies*, Boston : Routledge and Kegan Paul.

LACOMBE Ph. (1987). — Le développement agricole, histoire et perspective. *Cahiers du GERDAL*, n° 11 pp. 89-99.

LE GUEN R. (1987). — Effets et conditions de fonctionnement du dispositif. *Cahiers du GERDAL* n° 9, février, pp. 9-25.

LEMERY B. (1988). — Systèmes locaux de relations professionnelles agricoles dans les petites régions des vallées de l'Amance et de l'Apance. *Cahiers du GERDAL* n° 13, décembre, pp. 1-60.

MAGET M. (1953). — *Guide d'étude directe des comportements culturels*. Paris, CNRS.

MAGET M. (1955-1989). — Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques. *Bulletin de psychologie* VIII 7-8 pp. 375-382 (republié dans les *Cahiers d'économie et de sociologies rurales*, 11, 1989).

MITCHELL J. Clyde (1983). — Case and situation analysis. *The Sociological Review* vol. 31, n° 2, mai, pp. 191-211.

NADEL S.F. (1980). — *La théorie de la structure sociale* traduit de l'anglais J. Favret, Paris : Édition de Minuit.

WEBER M. (1971). — *Économie et société*. Paris, Plon.